

↓ 30.7.53

juin 1953

52
51

RAPPORT POUR L'ANNEE 1952

présenté
 au Conseil de l'Institut suisse de Rome
 par son Président M. Plinio B o l l a

Ann: 16 juillet 1953

*

Il y a cinq ans qu'a débuté notre activité dans le cadre prestigieux de la Villa Maraini sur le Pincio, où s'étendaient autrefois les "horti sallustiani".

C'est un laps de temps bien court dans la vie d'une institution surgie, en partie du moins, à l'image de deux devancières aussi anciennes qu'illustres, la Villa Médicis et l'Ecole française du Palais Farnèse; car la modestie de notre entrée en scène n'excluait nullement l'ambition de nos desseins.

Un recul de cinq ans permet toutefois une vue d'ensemble. Nous pouvons aujourd'hui établir un premier bilan moral, provisoire ou intérimaire. Si vous préférez une image qui ne vous rappelle pas nos soucis financiers, il convient que, arrivés en haute mer, nous fassions le point avant de poursuivre notre route.

Les savants et les artistes de notre pays réclamaient depuis longtemps la création, dans la Ville Eternelle, d'un établissement qui témoigne du patrimoine et du prestige intellectuels de la Suisse et contribue à les maintenir au niveau auquel les générations passées ont su les hausser. Cet établissement devait prendre place parmi les instituts étrangers de Rome, et il y en avait dix en 1939; dans l'ordre alphabétique, l'allemand, l'américain, le belge, le britannique, le français, le hollandais, le hongrois, le polonais, le roumain et le suédois. La seconde guerre mondiale et le rideau de fer ont eu pour conséquence que quelques-unes de ces Académies ont fermé leurs portes et ne les ont pas encore rouvertes; mais les vides ont été, partiellement du moins, comblés par l'initiative d'autres pays.

Le désir de voir parmi ceux-ci la Suisse semblait unanime dans nos milieux intellectuels.



Lorsque, toutefois, le 18 novembre 1945, sur l'initiative de la comtesse Maraini-Sommaruga, nous nous trouvâmes assez nombreux à Berne pour définir d'une façon précise les buts que l'Académie helvétique de Rome devait se proposer, les avis furent assez divergents et des voix autorisées ne manquèrent pas qui mirent en doute l'utilité même de l'institution. Ne fallait-il pas acheminer les artistes plutôt vers les bords de la Seine, où la peinture moderne semble avoir trouvé son centre géographique ? La cohabitation d'artistes et de savants n'allait-elle pas nous procurer des déboires ? En ce qui concerne les savants, comment la liaison indispensable serait-elle établie avec les Hautes Ecoles en Suisse, du moment que nous ne connaissons pas, comme la France et la plupart des Etats unitaires, une Université, mais des Universités cantonales dont les professeurs et les élèves ne relèvent ni du même statut ni des mêmes autorités ? Ne courions-nous pas le risque de nous fourvoyer, comme cela avait été le cas dans d'autres domaines, à la faveur d'une donation dont personne ne mettait d'ailleurs en doute la générosité, vers une solution défectueuse d'un problème mal posé, en augmentant inutilement le nombre des branches gourmandes de l'arbre de l'Etat et la pléthore des comités, qui soustraient trop de temps précieux à ceux qui s'occupent en Suisse de la recherche scientifique ou de la création artistique ? D'autres points d'interrogation furent posés par les sceptiques. Les faits ont-ils donné raison aux enthousiastes ?

La probité intellectuelle me fait un devoir de reconnaître d'emblée que l'Institut, tel qu'il commence à prendre forme, ne ressemble pas en tout point à l'image que s'en faisaient ses promoteurs. C'est que les organes responsables de sa direction se sont proposé moins de rester fidèles à tout prix à un programme ne varietur que de prêter une attention soutenue à toutes les sollicitations de la réalité; et la réalité de la Suisse n'est pas et ne peut pas être simple.

Notre Institut permet tout d'abord à quelques jeunes savants, diplômés de nos Facultés de lettres, surtout à des historiens archéologues, à des historiens médiévistes, à des historiens de l'art, à des philologues classiques, de compléter

leur formation ou leur préparation à l'enseignement universitaire, avec l'aide indispensable de l'incalculable patrimoine que l'Italie et la Papauté gardent, avec une jalouse fierté, sur le sol et dans les musées, les bibliothèques, les archives de la ville qui fut le "caput mundi" et d'où le christianisme rebondit à la conquête pacifique des âmes et de la terre.

Nous n'imaginions pas nous-mêmes la valeur du passe-partout que constitue pour un jeune homme, à Rome, l'appartenance à un Institut étranger; non seulement les portes, même les plus fermées, s'ouvrent toutes grandes devant lui, mais bibliothécaires, conservateurs, directeurs de fouilles, professeurs d'Université ou d'Académie s'empressent de lui donner une assistance parfois vraiment paternelle.

A ce premier groupe se joignent chaque année quelques artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, sensibles comme beaucoup de grands maîtres du passé à l'envoûtement des monuments, de la lumière, du paysage de Rome et à l'enseignements des chefs-d'oeuvre de toutes les époques qui s'y trouvent réunis; ce qui n'implique nullement, d'ailleurs, qu'ils soient fermés aux appels et aux angoisses de notre monde moderne.

L'équipe est presque toujours complétée par un ou deux représentants de la Suisse italienne. Je vous l'avoue: ils ne sont pas toujours tout à fait en règle avec les conditions posées par nos statuts, mais votre Conseil estime ne pas trahir, par là, l'esprit de notre charte fondamentale. La Suisse italienne n'a pas d'établissement d'instruction supérieure; sa future élite accomplit, le plus souvent, ses études du degré supérieur dans une langue qui n'est pas la sienne. Il n'est pas indifférent, pour le maintien du caractère italien du Tessin et des vallées grisonnes de Mesocco, de Poschiavo et de la Bregaglia, que quelques-uns de leurs enfants puissent faire un stage de quelque durée dans la capitale de l'Italie moderne - la capitale politique qui est en voie d'en devenir aussi (la remarque n'est pas de moi) la capitale morale.

Notre équipe ne présente dès lors pas l'homogénéité de celles de la plupart des autres Instituts étrangers. Elle n'en

est que plus représentative de la Suisse, de son essence, de ses problèmes. D'autres s'en plaindront; je me réjouis personnellement de ce contact entre jeunes gens parlant quatre langues et au service du même culte, bien que dans des paroisses différentes, car qui dit culture dit effort de l'esprit humain vers l'universalité.

Une ombre au tableau est constituée malheureusement par les difficultés financières dans lesquelles se débattent souvent nos membres. Le nombre des bourses d'étude n'est pas élevé en Suisse, surtout pour ceux qui ont jeté leur dévolu sur les sciences morales. Sur le conseil du neveu même de Ulrico Hoepli, nous nous sommes adressés à la fondation qui porte le nom du grand éditeur italo-suisse pour qu'elle accorde annuellement une bourse à un jeune savant désireux d'entrer chez nous et nous verse en outre une somme annuelle pour nous permettre de venir en aide à ceux de nos membres qui ont de la peine à rassembler les moyens nécessaires à leur séjour à la Villa Maraini. La Fondation Ulrico Hoepli vient de nous répondre qu'elle s'abstient, par principe, d'allouer des cotisations régulières dans un seul et même but, mais qu'elle est prête à prendre en considération l'octroi de subventions à de jeunes savants recommandés par des professeurs ou par des publications et ayant l'intention de faire, dans l'intérêt de leurs études, un séjour prolongé à Rome. Un subside de ce genre vient d'être accordé par la Fondation Ulrico Hoepli à l'un de nos membres qui entend passer une seconde année à l'Institut. Que la Fondation Ulrico Hoepli et son président, M. le Conseiller fédéral Etter, soient ici remerciés de leur bienveillant appui.

Le nombre et la qualité des candidats qui se présentent chaque année, et dont les titres sont examinés soigneusement par des commissions spéciales, nous permettent d'affirmer que l'Institut répond à un besoin permanent, constant, qui a tendance à s'accroître mais qui, pendant de longues années encore, ne dépassera pas la capacité du bâtiment dont la comtesse Maraini a fait libéralement don à la Confédération; en faisant cette constatation, je n'oublie pas la place qu'il nous faudra réserver, dès que nous en aurons la possibilité, à ceux que nos statuts appellent

les pensionnaires. Là aussi les postulants méritants ne feront pas défaut; maintenant déjà et quoiqu'on sache que notre espace est limité, des savants ou des artistes désireux de séjourner en Italie à des conditions favorables pour y commencer, y poursuivre ou y terminer des travaux s'adressent à nous; nous ne pouvons les accueillir que lorsque, pour une raison quelconque, la chambre d'un membre reste disponible pendant quelque temps. Nous nous empressons alors de leur ouvrir toutes grandes nos portes.

Mais notre Institut rend au pays d'autres services encore.

Notre bibliothèque a pris une importance qu'elle n'avait pas dans notre programme initial. La section des Helvetica constitue pour les Italiens, qui s'intéressent toujours davantage à nous, une source de renseignements sur notre pays, sur nos institutions, sur la contribution que nous apportons dans tous les domaines à la pensée et à la vie européennes. Cette action est prolongée en quelque sorte par les conférences, sous forme de séances érudites et restreintes, et par les expositions que nous organisons dans des locaux qui s'y prêtent admirablement. Il ne s'agit pas, bien entendu, de propagande; j'abhorre la chose et le nom, même lorsqu'on essaye d'en masquer le côté utilitaire par l'adjonction des qualificatifs les mieux choisis; nous servons la science, sans fins secondes qui amoindriraient la noblesse et l'utilité de notre contribution.

Il y a plus. Par son activité multiforme, notre Directeur, agissant en étroite et cordiale collaboration avec notre Ministre en Italie et avec ses collaborateurs, dispense en réalité la Confédération d'attacher à notre Légation des Monti Parioli un diplomate particulièrement et exclusivement chargé des tâches culturelles.

Si je ne parle que pour finir des relations avec les autres Instituts étrangers et de l'atmosphère de sérénité scientifique et de confraternité sincère dans laquelle elles se développent, ce n'est pas que je n'aperçoive pas toute l'importance de cette forme de collaboration internationale ni surtout combien serait préjudiciable à notre pays une absence qui donnerait des

arguments à ceux qui, à l'étranger, nous accusent d'un fâcheux excès de matérialisme.

Cette vue d'ensemble justifie, me semble-t-il, un optimisme raisonnable sur le sort de notre Institut, à la condition que les appuis financiers nécessaires ne nous fassent pas défaut. Ceux qui nous ont été fournis jusqu'ici nous ont permis non seulement de libérer toujours davantage par des facilités nouvelles nos membres des soucis matériels et de donner toujours plus d'ampleur à notre activité, mais aussi de constituer un fonds de plus de 200.000 fr. sur lequel nous pensons pouvoir bâtir, au cours de l'année, une fondation conforme aux dispositions du code civil suisse. Qu'il me soit permis, à cette occasion, d'adresser un remerciement tout spécial à notre trésorier, M. Pessina, à son suppléant, M. Wilhelm, à son collaborateur, M. Schellenberg, qui ont géré nos finances avec tant de succès, en sachant concilier l'appui généreux à toute initiative intéressante et la parcimonie qui est un devoir envers nos bienfaiteurs publics et privés.

Nos finances ont couru un grave danger au cours de l'année écoulée, lorsque le Conseil fédéral a cru devoir proposer une réduction globale de 20% de toutes les subventions, la nôtre comprise. Les Chambres fédérales ont écarté, pour nous, la menace. Nous leur sommes reconnaissants d'un geste qui par ailleurs augmente, chez nous tous, la conscience de notre responsabilité. La Confédération a assumé envers la comtesse Maraini-Sommaruga l'obligation d'ouvrir et d'entretenir une Académie suisse dans le palais dont il lui était fait donation. Nous manquons peut-être de modestie, mais nous estimons qu'en accomplissant son obligation par notre truchement la Confédération le fait à meilleur compte que si elle y pourvoyait directement, et surtout qu'elle facilite par là la liaison entre l'Institut et les Universités cantonales. La solution qui a été adoptée, sur les très sages conseils de M. le Conseiller fédéral Etter, est en même temps antibureaucratique et fédéraliste; il serait fâcheux, à mon avis, que ces deux avantages soient sacrifiés à des soucis financiers.

L'autre fait qui a marqué, pour nous, l'année 1952 a été le changement de directeur, au début du mois de septembre.

M.Cristoforo Simonett avait bien voulu accepter, au printemps 1949, de se mettre pour deux ans à la tête de l'Institut que nous allions inaugurer officiellement; en 1951, il a consenti à prolonger d'une année et demie son séjour à Rome. C'est à lui que revient, en grande partie, le mérite de notre installation; les difficultés du début ont été particulièrement nombreuses et complexes et toute expérience nous faisait défaut dans ce domaine. Nous n'oublierons pas les services que M.Simonett nous a rendus; notre gratitude va aussi à Madame Cristoforo Simonett; elle a déployé à la Villa Maraini toutes les vertus qui caractérisent la maîtresse de maison helvétique.

Ayant trouvé une maison dont la marche était satisfaisante, notre nouveau Directeur a pu suivre davantage encore les travaux des membres, multiplier les sorties scientifiques avec ceux-ci, développer les relations avec les institutions italiennes et étrangères. M.André Labhardt, excellemment secondé par Madame André Labhardt, s'est révélé un directeur parfait, joignant l'autorité scientifique au sens des nécessités administratives et au tact diplomatique. Aussi avons-nous été particulièrement heureux que le Canton et l'Université de Neuchâtel, cédant à notre insistance, aient bien voulu prolonger d'une année son congé. Le problème de la succession se posera pour nous l'année prochaine, la consigne devant être passée le 1^{er} septembre 1954. Mais nous osons espérer que la contribution même apportée par chaque Directeur au développement harmonieux du foyer intellectuel de la Villa Maraini facilitera le choix du successeur. Nous nous rendons parfaitement compte des inconvénients inhérents au système que nous avons choisi, à l'instar de l'Académie américaine, et qui comporte des changements assez fréquents dans la direction; la fin de chaque mission entraîne la perte de tout un capital de relations précieuses; cet inconvénient sera toutefois atténué si nous disposons au moment voulu, comme c'est le cas actuellement, d'une secrétaire-bibliothécaire pouvant remplir en réalité, brillamment, les fonctions de vice-directrice et assurer ainsi la continuité nécessaire; l'inconvénient me paraît compensé d'ailleurs par l'avantage que représente la possibilité pour plusieurs savants ou artistes de la même génération de se plonger, à tour de rôle,

dans l'air vivifiant et évocateur de Rome. Au surplus, nous n'avons pas trouvé jusqu'ici de personne qualifiée qui se soit déclarée prête à diriger l'Institut pendant une longue période.

Le rapport écrit du Directeur vous a renseigné sur les détails de la vie de l'Institut en 1952. M. Labhardt le complétera oralement tout à l'heure en vous exposant ce qu'il a fait depuis le Nouvel-An et ses projets pour ce qui reste de 1953.

Nous ne saurions toutefois tourner nos regards vers l'avenir avant d'avoir accompli un devoir de piété et de reconnaissance. Un deuil cruel nous a frappés dernièrement avec la mort inattendue du professeur Giovanni Ferretti, Vice-Président, mais encore plus fondateur et "spiritus rector" de l'Associazione italo-svizzerà à Rome. Loin de nous accueillir dans la Ville Eternelle comme un concurrent indésirable, Ferretti s'était efforcé et s'efforçait de coordonner à la nôtre son action en faveur d'échanges culturels toujours plus intenses entre nos deux pays. C'est qu'il connaissait la Suisse, ses institutions, son histoire comme peu d'étrangers. Après une carrière fructueuse dans l'enseignement et dans l'administration des écoles en Italie et à l'étranger, qui ne l'avait d'ailleurs pas empêché de conquérir une place importante dans la critique littéraire - sa biographie de Leopardi reste un ouvrage magistral - , Ferretti avait trouvé dans une mission auprès de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne un refuge qui mettait la droiture de son caractère, la ferveur de sa foi chrétienne, son respect de la vérité scientifique à l'abri des servitudes d'un régime dictatorial. Dans ce refuge, il s'était voué à l'étude du rôle que la Suisse a joué dans le Risorgimento italien; ses essais, dans ce domaine, peuvent être qualifiés de définitifs. Dès la fin de la guerre, Ferretti, rentré à Rome et quoique chargé de tâches écrasantes dans la reconstruction matérielle et morale de l'école italienne, avait voulu assurer la continuité des liens spirituels entre l'Italie et la Suisse, dont il était devenu l'historien le plus qualifié; il avait mis sur pied, par un effort aussi tenace que désintéressé, l'Associazione italo-svizzerà, avec sa bibliothèque, avec ses cahiers, avec ses conférences données, sur notre pays, par des personnalités italiennes et suisses choisies parmi les plus éminentes.

Je ne puis évoquer la noble figure de ce travailleur modeste mais infatigable sous des dehors frêles, de cet idéaliste tout tendu vers les réalisations, de cet ami de la Suisse, sans me remémorer les paroles que Tacite met sur les lèvres de Germanicus mourant: "Non hoc praecipuum amicorum munus est, prosequi defunctum ignavo questo, sed quae voluerit meminisse, quae mandaverit exsequi".

Nous aurons conscience d'être restés fidèles à l'enseignement de l'ami trop tôt disparu si, au cours de 1953, il nous est donné d'assurer - comme cela paraît certain - la parution du premier et peut-être aussi du second fascicule de notre Bibliotheca Helvetica Romana; car c'est par ses publications, où se condense en somme sa production, qu'une institution telle que la nôtre prouve son utilité, sa dignité, sa vitalité. Le manuscrit de M.François Lasserre sur le Traité de la musique de Ps.-Plutarque est déjà entre les mains de la commission compétente. M.Rudolf Fellmann nous promet pour les mois prochains son manuscrit sur le mausolée de L.Munatius Plancus. MM.Lasserre et Fellmann ont été nos membres, et les monographies que nous nous réjouissons d'éditionner sont le résultat, en grande partie, de leur activité chez nous.

Le Traité sur la musique de Ps.-Plutarque, le mausolée de Munatius Plancus, comme d'ailleurs les bulles de Clément VII d'Avignon et l'interprétation du Prométhée enchaîné d'Eschyle, dont s'occupent actuellement deux de nos membres, voilà des sujets qui semblent, à première vue, bien éloignés de nos préoccupations dans ce début de l'ère atomique. Mais un des capitaines de notre industrie soulignait récemment que, dans notre pays, la recherche scientifique désintéressée et celle qui passe pour intéressée ne sont pas séparées par une cloison étanche, et il montrait les raisons que nous avons de nous en réjouir. Permettez-moi d'aller un pas plus loin, sans tomber dans le paradoxe: la recherche scientifique, qu'elle soit intéressée ou désintéressée, ne peut donner tous ses fruits et ceux-ci, en tout cas, ne peuvent être accueillis comme un bienfait que dans un monde resté fidèle à l'enseignement des humanités. Nos industriels, nos banquiers, nos commerçants l'ont compris, qui jusqu'ici ne nous ont pas ménagé leur soutien; celui-ci nous était indispensable matérielle-

~~61~~
60

- 10 -

ment, mais il a été pour nous tous, davantage encore, une raison d'espérer dans l'avenir de la forme de civilisation à laquelle la Suisse demeure fidèlement attachée.

juin 1953.